CERISE MARIE

Malika ou les petits matins incertains



Cerise Marie

Malika ou les petits matins incertains

© Cerise Marie, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1513-0

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes fils, Anatole et Zéphyr.

À toutes celles et ceux qui doutent du chemin à emprunter.

Prologue

Le jeune homme frictionna son visage à l'aide de la lueur du jour venue lui chatouiller la peau par l'interstice de sa tente. Comme chaque matin depuis plusieurs mois, il fut surpris par la nudité de son crâne. Tel un membre fantôme, sa tignasse brune se rappelait à lui dès le réveil. Il voulait l'ébouriffer, passer et repasser sa main dans ses boucles brunes et brillantes, puis il se rappelait le jour où la tête baissée, il les avait vues tomber une à une. Il percevait encore nettement le son des cheveux sous la pression des ciseaux – chrut, chrut – puis le son de la tondeuse vrombissante – bzzz, bzzz – son ventre se noua. Comme chaque matin depuis plusieurs mois, à chaque fois qu'il repensait à sa tignasse au sol, ses boucles brunes et brillantes, et le son surtout le son de ses cheveux gémissant sous la pression des ciseaux, son ventre se noua.

En vain, il étira ses longs membres fins pour se donner le courage de se lever. Il savoura quelques instants la chaleur émanant de son corps, l'envelopper sous sa couette. Son nez lui indiquait qu'à l'extérieur de son cocon la température s'élevait à une dizaine de degrés. Le feu de son petit poêle central s'était éteint depuis maintenant plusieurs heures et la toile de sa tente circulaire était loin de lui assurer une isolation suffisante pour maintenir une température supportable. Il jouissait du privilège de bénéficier d'une tente pour lui seul, mais le désavantage de se priver de la chaleur d'autres colocataires comme dans les yourtes voisines. Cependant, il ne regrettait pas le temps où il devait partager ses nuits avec trois autres hommes, leurs bruits de bouche, leurs bruits de fesses et le pire, leur présence au réveil. Son sérieux et son implication au sein de la communauté lui avaient permis de gagner la confiance de la personne la plus influente, depuis il possédait sa propre yourte.

S'étirant tel un chat, il gagna rapidement le poêle en fonte qu'il chargea de petits bois avant de jeter une allumette à l'intérieur. Le meilleur moment de la journée, songea-t-il. Il s'aspergea le visage d'eau claire et froide, lissa ses sourcils épais du bout de ses doigts humides et scruta, étonné, son visage dans le miroir fêlé. Est-ce que je leur ressemble ? Se demanda-t-il. Il n'était pas rare qu'il passe de longues minutes ainsi, à la recherche d'un indice lui rappelant qu'il était bien le fils de ses parents. Il éprouvait autant de plaisir que de torture à se scruter ainsi face au miroir, tel un adolescent s'acharnant sur chaque bouton conquérant son visage, il s'acharnait sur chaque trait, expressions, plis, formes et taches de rousseur qui épousaient son beau visage pour en extraire un souvenir. Qu'il aimait rester ainsi, hébété, à penser à eux.

PARTIE 1
LES FAILLES

1
MALIKA

À demi endormie, je le secouai par l’épaule puisque c’était son tour. Nous avions convenu de nous lever à tour de rôle pour rendormir le P’tit dans la nuit. Surpris de se faire agiter au beau milieu d’une phase de sommeil profond, il sauta du lit conjugal en sursaut, sans enfiler de bas.

— Sérieux Tybalt, tu pourrais mettre un caleçon !

— Chut, tu vas réveiller le P’tit…

— Non mais sérieusement Tybalt, tu peux arrêter de te lever cul nu pour aller remettre la sucette au P’tit.

— Je n’supporte pas les caleçons pour dormir.

— Enfin là c’est grotesque. Avec ton t-shirt et ta quéquette à l’air en pleine nuit pour rendormir le P’tit. Grotesque voire gênant.

— Pffff… C’est bon, j’en mets un. Voilà, t’es contente ?

— Oui.

— Bon ben bonne nuit.

— Bonne nuit.

Voici à quoi ressemblaient nos échanges amoureux depuis bientôt six mois. Six mois de perpétuelles montagnes russes condamnées au sort de la roue du temps. Nous oscillions dans un éternel recommencement, entre les rivages apaisés des parents ébahis devant leur prodige nouveau-né, et les précipices vertigineux des falaises de la détestation.

Je regardai cet homme, champion dans l’art de se rendormir en un temps record, dont la poitrine se soulevait à chaque vibration sonore qui émanait de son nez ou de sa gorge selon qu’il inspirait ou expirait, comme un énorme point d’interrogation au milieu de ma nuit. Devais-je compatir ? Solidaire dans notre galère.

Devais-je m’en accommoder ? De toutes mes expériences amoureuses, Tybalt était de loin le plus gentil. Gentil pour moi représentait un adjectif qualificatif essentiel pour un homme, contrairement à ce que je pouvais lire ou entendre du goût de certaines femmes. Je portais en adoration la gentillesse et Tybalt, malgré son égocentrisme et sa nonchalance, faisait preuve d’une tendresse et d’une bonté sincère.

Devais-je le haïr ? Plusieurs circonstances préjudiciables m’en donnaient

raison. Pour commencer, il ronflait et pas qu'un peu. Comment la mère d'un nouveau-né qui se réveillait toutes les deux heures pour allaiter, ne pouvait-elle pas exécrer la personne qui grondait plus fort que l'ours endormi à côté d'elle entre deux tétés ? Ensuite, si je ne le réveillais pas pour prendre le relais la nuit, il dormait. Insensible aux babillements et aux beuglements de l'intarissable buveur de lait. Il roupillait, rêvait, récupérait, se reposait, sommeillait ou s'écrasait carrément sur l'oreiller. Tandis que moi, je somnolais. Au mieux, je dormais d'un œil, à moitié éveillée tel le chat, l'oreille dressée, attentive au moindre bruit suspect, jamais reposée, alerte ; désireuse de répondre aux sollicitations nocturnes de l'enfant chéri. Le matin, face à Tybalt, avec son air frais et enjoué devant notre bébé, je m'apercevais la mine déconfite. J'étais assise à côté de moi-même, anxieuse de devoir répondre après la nuit, aux sollicitations diurnes du P'tit, comme nous aimions l'appeler.

Enfin, devais-je continuer à aimer cet homme passionnément ? Son corps toujours fort de son pouvoir d'attraction, éveillait invariablement en moi des impatiences dans le bas du ventre. L'odeur poivrée de ses aisselles, les taches de rousseur qui constellaient ses épaules, sa pilosité abondante sur son torse et ses fesses, provoquaient encore et toujours d'électriques oscillations sous mon épiderme, stimuli nécessaires à maintenir la femme que je souhaitais rester malgré la maternité.

J'avais rencontré Tybalt dix ans auparavant, à un moment où je nageais en eau profonde, sans masque ni tuba. Je venais alors de prendre la décision d'arrêter un inutile Master 1 d'anthropologie, études dans lesquelles je m'autopersuadais depuis trop longtemps que j'avais ma place. Il était pourtant évident que si la plupart de mes camarades de promo se déplaçaient d'une année à l'autre avec l'aisance de l'authentique truite des rivières, je naviguais difficilement tel le rorqual commun coincé dans une embouchure portuaire.

Toutes et tous avaient déjà parcouru les quatre coins du globe, d'abord avec papa et maman pendant les grandes vacances, puis lors de stages humanitaires dont ils pouvaient s'enorgueillir. Ils avaient participé à la lutte contre la désertification en plantant un arbre à Fada N'Gourma à l'est du Burkina Faso ! Souvent une copine de promo restait discuter avec un prof, échangeant au sujet du dernier article de Philippe Descola paru dans la revue *Esprit*, quand je m'empressais de rejoindre la machine à café. J'avais eu la prétention d'imaginer que mes lectures pourraient compenser l'éducation que ces jeunes femmes et hommes tourbillonnants avec assurance, avaient reçue de leurs parents agrégés

d’histoire et de philosophie ou responsables d’une entreprise de communication. Mais non, on ne pouvait pas jeter le déterminisme à la poubelle, au contraire de tout ce que les mauvais livres de développement personnel s’acharnaient à nous répéter tel le mantra psalmodié par le plus fervent dévot de Krishna. Quand on était accueilli par sa mère au petit déjeuner avec un t-shirt délavé arborant la citation « *le matin faut pas m’emmerder* », on n’évoluait pas dans la société de la même manière que celles et ceux accueillis par une maman en pyjama de soie.

Ce soir-là, je marchais les mains enfoncées dans mon jean, la tête rentrée dans les épaules, pétris de froid et de contrariétés ; en direction de l’Irish pub où j’avais rendez-vous avec Nour et Solène, mes deux amies de première année de fac. Curieusement, c’étaient les seules véritables amitiés que j’avais liées à l’université, alors que nous n’avions partagé les mêmes bancs seulement en Licence 1. Elles avaient eu l’intelligence, ou le bon instinct de survie professionnelle, de terminer leurs études d’anthropologie dès la fin de la première année. Nour avait été admise à Sciences Po et Solène avait intégré une école d’infirmière. Par chance, toutes deux étaient restées à Grenoble comme moi.

J’allais les rejoindre pour trinquer joyeusement – parce que les voir c’était forcément une bouffée de joie – avec de la bière épaisse et brune dont je détestais le goût amer, mais que j’adorais boire pour le pouvoir de me sentir femme qu’elle me conférait. J’aimais m’imaginer en *badass*, accoudée au comptoir du pub d’un petit village irlandais. Je me voyais indépendante, roulant en pick-up, une casquette vissée sur la tête. Je rejoignais les autres fermiers du coin pour me jeter quelques pintes d’un noir profond, après avoir rentré mes moutons dans l’étable. Fatiguée, mais satisfaite par cette journée à courir après les bêtes. Ces images mentales détendirent un instant mes mâchoires crispées. Aussi, j’aimais l’odeur âcre et acide des pubs, mélange de relents d’alcool et de sueur humaine ; j’avais hâte de retrouver mes amies et la chaleur de l’Irish.

Mais tandis que je traversais la passerelle Saint Laurent, le froid de l’Isère s’engouffrant sous mon bombers, la Bastille derrière moi, me surplombant comme un professeur en colère ; je repris l’infatigable mastication de ma pensée. Plus je la mastiquais, plus j’oubliais la véritable raison qui me poussait à arrêter ce Master dans lequel j’avais mis tant d’espoir, d’énergie et surtout d’économies.

À l’époque j’étais incapable de mettre des mots sur ce que je vivais, ni même sur ce que je ressentais. Je savais seulement que quelques jours plus tôt, j’avais passé une nuit *bien pourrie* avec mon ex.

Fil était un bon gars, on était dans la même promo. Il était intelligent, plutôt beau gosse malgré une peau légèrement cicatrisée par l’acné qu’il n’arrivait pas encore à cacher avec sa barbe juvénile. Il avait déjà un sujet de mémoire validé par son tuteur : La chasse comme loisir collectif ou comment l’homme, à l’ère du numérique, crée de la cohésion de groupe à travers une activité à l’origine de sa survie et de son développement. Le mec n’avait jamais chassé, mais ce n’est pas ce que l’on nous demandait en tant qu’étudiant en anthropologie. Nous n’avions pas pour mission de vivre l’existence des sujets de notre étude, nous devions réussir à nous intégrer, à les accompagner, les observer, les questionner, sans provoquer de réponses inconsciemment ou consciemment attendues.

Et Fil était très fort pour cela. Il s’intégrait avec une facilité déconcertante dans différents environnements. Curieux, il pouvait rester plusieurs jours à parcourir la forêt avec des chasseurs. Il les accompagnait discrètement dans leur affût, et enregistrait sur son portable ce qu’il observait. La pause de panneaux de signalisation pour prévenir qu’une chasse était en cours, le moment où les gars s’appelaient ou s’envoyaient des textos – plus discrets – pour avertir d’une sente récemment parcourue par des sangliers, la façon différente de clôturer une chasse, selon qu’elle fut ratée ou réussie, comment et à quelle heure de la journée ils se réunissaient au local de l’association de chasse pour préparer la prochaine battue. Il adorait observer ces groupes d’hommes – c’était très rare qu’une femme fasse partie du groupe même si cela arrivait parfois – et il était très fort dans l’art de rapporter ses observations sans jugement, alors qu’il était quasi végétarien même s’il s’autorisait quelques entorses en fonction des circonstances.

Enfant unique de médecins qui vivaient à Saint-Ismier, petite ville résidentielle à quelques kilomètres de Grenoble, il possédait son propre appartement en centre-ville, nettement plus grand que mon studio. Pourtant, c’était toujours dans mon chez-moi que nous passions nos nuits quand nous étions ensemble. Après presque un an en couple en sa compagnie, je m’étais lassée malgré l’aura qu’il dégageait. Ou peut-être à cause de l’aura qu’il dégageait. C’était un mec qui prenait beaucoup de place, particulièrement dans mon studio, et j’en avais ras le bol de lui et de ses *bedos* à mon réveil le